

Ce que dit réellement *Mein Kampf*

**Texte établi et annoté par Thierry FERAL
à partir de la 17^e édition de 1943,
Zentralverlag der NSDAP,
Franz Eher Nachf., Munich, 784 pages**

**© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / septembre 2017**

Toute utilisation de cette traduction doit être dûment référencée

*Avant d'aborder la lecture de ce texte redoutable,
nous recommandons vivement celle de l'article
« Lire Mein Kampf d'Adolf Hitler »,
sur ce même site.*

Premier volume (1925)

Chap. 7 : La révolution¹

C'est au cours de l'année 1915 que la propagande ennemie avait commencé à opérer chez nous ; gagnant sans cesse en intensité à partir de 1916, elle finit par littéralement nous submerger au début de l'année 1918. On put dès lors observer pas à pas les effets de cette capture psychique. L'armée en était progressivement venue à penser comme le voulait l'ennemi.

Cependant la riposte allemande fut un échec complet.

Il n'est pas douteux que l'armée possédait en la personne de son chef intelligent et volontariste de l'époque² l'intention et la détermination d'engager le combat également sur ce terrain, mais il lui manquait l'instrument qui aurait été indispensable pour le faire³. En outre, il était psychologiquement erroné de charger la troupe elle-

¹ De novembre 1918 à avril 1919 pour l'Allemagne du Nord et mai 1919 pour la Bavière. Ce chapitre est toujours l'objet d'âpres controverses chez les historiens ; pour ma part, je renvoie aux analyses successives de Jacques Droz, *Le Socialisme allemand de 1863 à 1918*, Paris, Les Cours de Sorbonne, 1964, pp. 95-103 ; Georges Castellan, *L'Allemagne de Weimar*, Paris, A. Colin, 1969, pp. 15-25 ; Pierre Broué, *La Révolution en Allemagne 1917-1923*, Paris, Éd. de Minuit, 1971 ; Gilbert Badia *et al.*, *Histoire de l'Allemagne contemporaine*, Paris, Messidor/Éd. Sociales, 1987, vol. 1, pp. 33-72 ; Serge Bernstein et Pierre Milza, *L'Allemagne de 1870 à nos jours*, Paris, A. Colin, 2014, pp. 65-78.

² Le maréchal Hindenburg.

³ Il existait également une déficience de l'espionnage militaire ; cf. Heinrich Orb (i.e. Heinrich Pfeiffer, 1905-1949), *L'ivresse de puissance. Treize ans de national-socialisme*, Genève, Cheval ailé, 1945, pp. 113-115 (trad. de *Nationalsozialismus. 13 Jahre Machtrausch*, Olten, Walter, 1945).

même de cette information éducative⁴. Pour être efficace, il fallait qu'elle émane du cœur de la terre natale⁵. Ce n'est qu'à cette condition qu'on pouvait espérer qu'elle ait du succès auprès de ces hommes qui en fin de compte avaient durant bientôt quatre années accompli des actes immortels d'héroïsme et d'abnégation pour la terre natale⁶.

Pour autant, qu'avait à nous offrir la terre natale ?

Cette défaillance relevait-elle de la bêtise ou du crime ?

Au milieu de l'été 1918, après l'évacuation de la rive sud de la Marne⁷, la presse allemande en particulier afficha une attitude si misérablement maladroite, disons même si criminellement stupide, que surgit en moi une question accentuant de jour en jour ma colère, à savoir s'il n'existait réellement personne qui soit susceptible de mettre un terme à cette dilapidation spirituelle de l'héroïsme de l'armée⁸.

Que s'est-il passé en France lorsque, en 1914, balayant tout sur notre passage, nous avons envahi ce pays en une offensive triomphale sans précédent⁹? Qu'a fait l'Italie durant les journées de l'effondrement de son front sur l'Isonzo¹⁰? Et la France de nouveau au printemps 1918, quand l'attaque des divisions allemandes parut faire sauter le verrou de ses positions¹¹ et que le bras à grande amplitude de nos batteries à longue portée commença à frapper aux portes de Paris¹².

Il faut voir comment on a alors su y attiser sans relâche le feu de la passion nationaliste sur les visages des régiments battant précipitamment en retraite ! Et comment la propagande et une géniale manipulation de masse œuvrèrent comme

⁴ Cf. chapitre 6, note 2.

⁵ Hitler utilise le mot « *Heimat* ». Sur cet idéologème, voir le philosophe Raphaël Celis in *Dimensions de l'exister*, Louvain/Paris, 1994, pp. 221-249 ; cf. également l'article de la germaniste Dorle Merchiers sur le témoignage de Zygmunt Rogalla dans *Heimatmuseum* de Siegfried Lenz, in *Germanica*, 30/2002, pp. 77-89.

⁶ En 1909, dans le texte de sa chanson *La Terre nationale, réponse à l'Internationale dédiée à tous les patriotes français*, le chansonnier breton Théodore Botrel (1868-1925), ultranationaliste et antidreyfusard, proclamait : « *Pour garder la terre natale / Soyons tous prêts à risquer notre peau* » ; et il ajoutait dans la dernière strophe : « *De peur que ces Iscariotes / Ne la vendent à l'étranger / Cœur contre cœur, fils patriotes / Entourons la Mère en danger* » ; bien avant que Hitler n'apparaisse sur la scène politique, l'auteur de *La Paimpolaise* n'hésitait pas à accuser les juifs de trahir le pays où ils vivaient ; la Première Guerre mondiale, tant en France qu'en Allemagne, fournira la preuve du contraire (cf. Philippe Landau, *Les Juifs de France et la Grande Guerre*, Paris, Éd. CNRS, 2008, et Tim Grady, *The German-Jewish Soldiers of the First World War*, Liverpool Univ. Press, 2011).

⁷ Le 20 juillet.

⁸ En réalité, les ficelles étaient tirées par Erich Ludendorff, « le quartier-maître général de l'armée allemande et son véritable chef sous le commandement nominal de Hindenburg », comme l'a montré le professeur Georges-Henri Soutou dans la première partie de son article « 1918 : la fin de la Première Guerre mondiale ? », in *Revue historique des armées*, 251/2008, pp. 4-17.

⁹ Offensive débutée le 4 août en passant par la Belgique et stoppée le 12 septembre (bataille de la Marne).

¹⁰ Fleuve au nord-est de l'Italie se jetant dans le golfe de Trieste ; nombreux combats avec les troupes austro-hongroises entre juin 1915 et novembre 1917 (bien que membre de la Triplice, l'Italie avait déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie le 23 mai 1915) ; soutenues par des unités allemandes, les divisions austro-hongroises percent le front fin octobre 1917 ; la défaite de Caporetto provoque une mobilisation patriotique des Italiens (voir Jean-Jacques Becker, *1917 en Europe. L'année impossible*, Bruxelles, Complexe, 1997, pp. 150-158).

¹¹ Offensive Ludendorff déclenchée le 21 mars 1918 ; elle s'enlise à partir du mois de juillet et les alliés commandés par le général Ferdinand Foch remportent la seconde bataille de la Marne (18 juillet 1918).

¹² Du 23 mars au 9 août 1918, bombardement de la capitale par « la Grosse Bertha » ; sur la réalité de cet épisode, voir Alain Huyon, « La Grosse Bertha des Parisiens. Historique d'une arme de légende », *Revue historique des armées*, 253/2008, pp. 111-125, ainsi que Christophe Dutrône, *Feu sur Paris. L'histoire vraie de la Grosse Bertha*, Paris, Taillac, 2012.

jamais pour réinsuffler à toute force dans le cœur des combattants des fronts en déroute la foi en la victoire finale !

Or que se passait-il dans le même temps chez nous ?

Rien du tout et même encore pire que cela !

À cette époque, il n'était pas rare que je sois envahi par la colère et la révolte quand, lisant les journaux du jour, on se trouvait confronté au massacre psychologique qui y était perpétré.

Plus d'une fois j'ai été tenaillé par la pensée que si la Providence m'avait mis à la place de ces bons à rien ou mollassons incompetents ou criminels de notre service de propagande, notre combat avec le destin aurait pris un autre tour.

Durant ces mois je ressentis pour la première fois toute la malignité du sort qui me maintenait au front à une place à laquelle un tir imprévu d'un quelconque nègre¹³ pouvait me foudroyer, alors que j'aurais été susceptible en un autre lieu de rendre bien d'autres services à la patrie !

En effet, j'étais à ce moment-là suffisamment présomptueux pour croire que j'y serais parvenu.

Cependant j'étais un anonyme, un parmi huit millions¹⁴ !

Il valait donc mieux tenir sa langue et accomplir aussi bien que possible son devoir à cette place.



C'est durant l'été 1915 que les premiers tracts ennemis nous tombèrent entre les mains.

À part quelques variations de forme dans la présentation, leur teneur était pratiquement toujours la même, à savoir : que la misère en Allemagne ne cessait de s'aggraver ; que la durée de la guerre serait infinie alors même que la perspective de la gagner ne faisait que s'amenuiser ; que pour cette raison la population dans notre pays désirait ardemment la paix mais que le « militarisme » ainsi que le « Kaiser »¹⁵ ne le permettaient pas ; que le monde entier — parfaitement au courant de cela — menait en conséquence la guerre non pas contre le peuple allemand mais exclusivement contre son unique responsable, le Kaiser ; que pour ce motif le combat ne saurait prendre fin tant que cet ennemi de l'humanité pacifique ne serait pas mis sur la touche ; que par contre, une fois la guerre terminée, les nations libérales et démocratiques accueilleraient le peuple allemand au sein de la confédération pour la paix perpétuelle dans le monde¹⁶, cette dernière se trouvant garantie dès que le « militarisme prussien » aurait été réduit à néant.

¹³ Allusion aux « tirailleurs sénégalais » (l'expression désignait tous les combattants de l'armée française originaires d'Afrique noire).

¹⁴ Effectif approximatif de l'armée allemande à la fin de l'année 1918 ; cf. Henning Pietzsch, *Die Fronterfahrungen der deutschen Soldaten im Ersten Weltkrieg und ihre Ideologisierung zum „Fronterlebnis“ in den zwanziger Jahren*, Hambourg, Diplomica Verlag, 1998, p. 39.

¹⁵ L'empereur Guillaume II (intéressant à son propos, le récent ouvrage de Charles Zorgbibe, *Guillaume II, le dernier empereur allemand*, Paris, Fallois, 2013).

¹⁶ Allusion aux pourparlers qui se déroulèrent à partir de janvier 1918 pour la constitution de la Société des Nations (SDN) ; l'idée de paix perpétuelle avait été lancée en 1713 par l'abbé de Saint-Pierre (*Projet de paix universelle entre les nations*) et reprise en 1795 par Immanuel Kant (*Zum ewigen Frieden / Vers la paix perpétuelle*).

Pour mieux illustrer le propos, ces tracts reproduisaient fréquemment des « Lettres en provenance du pays natal »¹⁷ dont le contenu paraissait corroborer ce qui était affirmé.

À l'époque, on se contentait généralement de rire de tout ce déploiement. On lisait les tracts, puis on les envoyait vers l'arrière aux états-majors supérieurs, et le plus souvent on les oubliait jusqu'à ce que le vent en transporte à nouveau une cargaison qui atterrissait dans nos tranchées ; en effet, c'étaient dans la plupart des cas des avions qui étaient utilisés pour la diffusion des tracts.

Une chose ne manqua pas de bientôt nous frapper en ce qui concernait ce type de propagande ; à savoir que dans chaque secteur du front où se trouvaient des Bavarois¹⁸, on tirait méthodiquement à boulets rouges sur la Prusse¹⁹ tout en certifiant non seulement d'une part qu'on considérait que c'était la Prusse qui était incontestablement coupable et responsable de toute la guerre, mais aussi d'autre part qu'on n'avait pas le moindre soupçon d'hostilité envers la Bavière en tant que telle ; toutefois, il était également évident qu'on ne pourrait rien faire pour elle tant qu'elle resterait au service du militarisme prussien et contribuerait à lui tirer les marrons du feu.

Cette stratégie manipulatoire commença véritablement à produire certains effets dès 1915. L'état d'esprit hostile à la Prusse se renforça de façon plus qu'évidente parmi nos troupes — et ce sans la moindre intervention des autorités pour s'y opposer. Relevant de bien plus que d'un simple péché par omission, il était fatal que cela ait tôt ou tard des conséquences au plus haut point désastreuses, et à vrai dire non seulement pour les « Prussiens », mais bel et bien pour l'ensemble de la communauté ethnique allemande à laquelle, que je sache, la Bavière appartient à part entière.

En ce sens, la propagande ennemie commença à engranger d'incontestables succès dès l'année 1916.

Il faut aussi dire qu'il y avait un moment que les lettres de doléances en provenance directe du pays natal exerçaient leur effet. Il n'était désormais absolument plus nécessaire que l'adversaire les fasse parvenir sur le front, notamment par le biais de tracts, etc. Mais ici encore, à part quelques réprimandes de « source gouvernementale » archi-stupides du point de vue psychologique, il n'y eut aucune réaction. Sans discontinuer, le front fut inondé de ce poison que des femelles écervelées²⁰ concoctaient dans leurs foyers, naturellement sans se douter que c'était le meilleur moyen pour formidablement renforcer la confiance de l'adversaire en sa victoire et par là même prolonger et accentuer les souffrances de leurs proches qui combattaient en première ligne. Les lettres insensées de ces femmes allemandes coûtèrent par la suite la vie à des centaines de milliers d'hommes.

Toujours est-il qu'apparurent dès l'année 1916 divers symptômes préoccupants. Les soldats du front étaient en colère et « rouscaillaient », ils étaient mécontents de nombre de choses et parfois s'indignaient à juste titre. Alors qu'ils en étaient à

¹⁷ « *Briefe aus der Heimat* » ; on appelait ainsi les lettres que les familles adressaient à leur[s] proche[s] qui étai[en]t au front.

¹⁸ Rappelons que Hitler appartenait au 16^e régiment bavarois d'infanterie de réserve (voir *Ce que dit réellement Mein Kampf*, premier vol., chap. 5, note 48).

¹⁹ La propagande alliée exploitait la célèbre inimitié qui a de tout temps existé entre les Bavarois et les Prussiens.

²⁰ « *gedankenlose Weiber* » ; voir également Joseph Goebbels, *Michael*, Munich, Eher Verlag, 1929, p. 42 : « *Je hais ces femelles criardes (die lauten Weiber) qui se mêlent de tout sans y rien comprendre* ». Pour les nazis, le rôle de la femme se réduisait aux tâches ménagères et à la maternité ; les impératifs liés à la guerre les contraindront à changer d'attitude (cf. T. Feral, « La politique féminine du troisième Reich », in *Le Défi de la mémoire*, Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1991).

souffrir de la faim et à encaisser le pire, alors que leurs proches vivaient chez eux dans la misère, il y en avait qui ailleurs connaissaient l'abondance et se tapaient la cloche. Oui, même en première ligne, il y avait de ce point de vue beaucoup à redire. Ainsi existait-il déjà à l'époque quelques signes de crise — toutefois il ne s'agissait encore que d'affaires purement « internes ». Le même homme qui, un instant auparavant rouspétait et ronchonnait, faisait quelques minutes plus tard son devoir sans mot dire, comme si c'était une évidence. La même compagnie qui, un instant auparavant manifestait son mécontentement, se cramponnait au bout de tranchée qu'elle était chargée de défendre comme si le sort de l'Allemagne avait dépendu de ces quelques centaines de mètres de borbier. C'était encore le front de la vieille et glorieuse armée des héros !

Le contraste entre ce qui se passait là et ce qui se passait au pays natal, il me fut donné de le découvrir à l'occasion d'un changement incisif.

Fin septembre 1916, ma division partit pour la bataille de la Somme. Ce fut pour nous la première de toute une série d'abominables batailles de matériel²¹ et ce que nous éprouvâmes alors était quasi indescriptible — bien plus que la guerre, c'était l'enfer.

Pris durant des semaines dans la tornade du feu roulant²², le front allemand résista, parfois contraint de reculer quelque peu, puis avançant de nouveau, mais ne flanchant jamais.

Le 7 octobre 1916, je fus blessé²³.

J'eus la chance de rejoindre l'arrière où il fut décidé de me rapatrier en Allemagne par transport sanitaire.

Il s'était maintenant écoulé deux années depuis que je n'avais plus revu mon pays natal²⁴, un temps pour ainsi dire interminable dans de telles circonstances. À peine étais-je encore capable de me représenter à quoi pouvaient ressembler des Allemands ne portant pas l'uniforme. À l'hôpital militaire d'évacuation d'Hermies²⁵, je frémis quasiment d'effroi en entendant tout d'un coup la voix d'une femme allemande, une infirmière, qui s'adressait à un de mes voisins de lit.

Pareille mélodie pour la première fois à l'issue de deux années !

Cependant, plus le train en charge de notre rapatriement se rapprochait de la frontière, plus l'inquiétude se manifestait en chacun de nous. Sous nos yeux défilaient toutes les localités que nous avons traversées deux ans auparavant, alors que nous n'étions encore que des bleus : Bruxelles, Louvain, Liège, et enfin il nous sembla reconnaître la première maison allemande à son pignon élancé et à ses belles persiennes.

La patrie !

En octobre 1914, nous brûlions d'un fougueux enthousiasme en franchissant la frontière ; maintenant régnaient le calme et l'émotion. Chacun était heureux que le destin lui permette encore une fois de contempler ce qu'il devait protéger au prix de

²¹ Voir Michael Geyer, « Violence et expérience de la violence au XX^e siècle. La Première Guerre mondiale », in Anne Duménil, Nicolas Beaupré, Christian Ingrao, *1914-1945. L'ère des guerres*, Paris, Viénot, 2004, pp. 37-71.

²² La bataille dura de début juillet à fin novembre 1916 ; elle avait été précédée par un impressionnant bombardement de préparation des Alliés.

²³ À la cuisse gauche par un éclat d'obus.

²⁴ Né en Autriche, Hitler avait renoncé à la nationalité autrichienne fin avril 1925 ; à l'époque où il écrit, il est apatride mais se considère comme allemand ; ce n'est que le 25 février 1932 qu'il obtiendra la nationalité allemande suite à l'intervention du ministre nazi de l'Intérieur et de l'Éducation populaire du Brunswick, Dietrich Klagges, qui le fera nommer « conseiller du gouvernement du *Land* pour les questions agricoles et cadastrales » et « expert près la légation du Brunswick à Berlin ».

²⁵ Village du Pas-de-Calais, à 32 kilomètres au Sud-est d'Arras.

mille difficultés et en risquant sa vie ; et chacun avait presque honte de laisser paraître aux autres ce qu'il ressentait.

On était pratiquement au jour anniversaire de mon départ pour le front lorsque j'entrai à l'hôpital de Beelitz²⁶ près de Berlin.

Quel changement ! Passer de la boue de la bataille de la Somme aux lits blancs de cette merveilleuse bâtisse ! À dire vrai, on avait au début du mal à s'y coucher vraiment. Ce n'est que progressivement qu'on parvenait à retrouver ses habitudes dans ce monde nouveau.

Mais malheureusement ce monde était aussi nouveau à d'autres égards.

Il apparaissait clairement que l'esprit de l'armée du front n'y était plus de mise. J'y entendis également pour la première fois une chose qui était encore inconnue au front : l'apologie de sa propre lâcheté. Car en dépit de toutes les récriminations et « rouspétances » qu'on pouvait entendre dans nos tranchées, il n'y était en aucun cas question d'inciter à manquer à son devoir, voire de porter aux nues les dégonflés. Non ! Le lâche y était toujours considéré comme un lâche, et absolument rien d'autre ; et le mépris dont il était l'objet était toujours unanime, de même qu'était unanime l'admiration qu'on témoignait à l'authentique héros. Mais ici à l'hôpital, c'était, il faut bien le dire, en partie quasiment l'inverse : les provocateurs les plus dénués de conscience patriotique monopolisaient la parole, sortant le grand jeu de leur misérable éloquence pour ridiculiser les notions chères à l'honnête soldat et ériger en modèle la faiblesse de caractère du couard. C'étaient principalement quelques misérables voyous qui donnaient le ton. L'un d'eux se vantait d'avoir passé la main dans les barbelés pour pouvoir être hospitalisé ; bien que sa blessure soit dérisoire, il semblait être là depuis une éternité, usant à l'évidence de la même supercherie que celle qui lui avait permis d'être rapatrié en Allemagne. Cet individu toxique n'hésitait pas à effrontément présenter sa propre lâcheté comme l'émanation d'une bravoure nettement supérieure à la mort héroïque de l'honnête soldat. Beaucoup écoutaient en silence, d'autres s'en allaient, mais il y en avait aussi quelques uns qui approuvaient.

Le dégoût me montait à la gorge, mais ce provocateur n'en était pas moins toléré dans l'établissement. Que convenait-il de faire ? Qui il était et ce qu'il était, il était impensable que la direction puisse l'ignorer, et elle ne l'ignorait pas. Pourtant, il ne se passait rien.

Lorsque je fus en mesure de remarcher correctement, j'obtins la permission d'aller à Berlin.

Il sautait aux yeux que la misère était partout d'une extrême rudesse. La ville de plusieurs millions d'habitants²⁷ souffrait de la faim. Le mécontentement était grand. Dans différents foyers fréquentés par des soldats, le ton était semblable à celui de l'hôpital. On avait tout à fait l'impression que ces lascars se rendaient intentionnellement dans pareils lieux afin d'y diffuser leurs idées.

Cependant à Munich même, la situation était encore pire, bien pire !

Quand, une fois rétabli, je sortis de l'hôpital et fus affecté au bataillon de dépôt²⁸, je crus ne plus reconnaître la ville. De la colère, de l'abattement, de la rouspétance, où qu'on aille ! Au bataillon de dépôt lui-même, l'atmosphère était en dessous de tout.

Ce qui ne manquait pas d'y contribuer, c'était la façon infiniment maladroite dont les soldats venant du front étaient traités par les vieux officiers instructeurs qui, n'ayant

²⁶ Exactement à Potsdam où ce complexe d'avant-garde avait été construit en pleine forêt à la fin du XIX^e siècle.

²⁷ Plus de 4 millions ; Munich (680 000) venait en quatrième place après Hambourg et Cologne.

²⁸ Casernement d'un régiment où les soldats sont en attente d'être envoyés au front, soit parce qu'ils sont encore trop peu formés, soit parce qu'ils doivent encore se remettre de leurs blessures.

même pas passé une heure sur le théâtre des opérations, étaient en conséquence incapables d'établir une relation convenable, n'aurait-ce été que partiellement, avec les combattants aguerris. Ceux-ci présentaient à vrai dire certaines spécificités qui s'expliquaient par le fait qu'ils avaient servi au front mais restaient totalement incompréhensibles pour les chefs de ces détachements de réserve, alors que l'officier venu lui aussi du front savait au moins de quoi il retournait. Il va de soi que ce dernier bénéficiait de la part des hommes de troupe d'une tout autre considération que le commandant du dépôt. Mais, abstraction faite de tout cela, l'atmosphère générale était déplorable ; tirer au flanc passait presque pour un signe d'intelligence supérieure, persévérer dans son loyalisme par contre pour une marque de faiblesse intrinsèque et d'étroitesse d'esprit. L'appareil administratif regorgeait de Juifs. À de rares exceptions près, tout secrétaire était Juif et tout Juif était secrétaire. Je m'étonnais de l'abondance de combattants²⁹ appartenant au Peuple élu et ne pouvais faire autrement que de la comparer à la rare présence de ceux-ci sur le front³⁰.

Les choses étaient encore plus graves dans le domaine de l'économie. Le peuple juif y était devenu véritablement « incontournable ». L'araignée avait commencé à lentement sucer le sang de notre communauté ethnique à travers ses pores³¹. Par le biais des sociétés mixtes de guerre³², on avait trouvé le parfait instrument pour donner petit à petit le coup de grâce à la libre économie nationale.

On mettait l'accent sur la nécessité d'une centralisation sans limites.

C'est ainsi que, dès 1916-1917, la quasi totalité de la production se retrouva de facto sous le contrôle de la finance juive³³.

Mais qui fut alors la cible de la haine populaire ?

À cette époque, j'entrevis avec effroi l'imminence d'un destin qui, pour peu qu'on n'y ait pas remédié à temps, allait fatalement nous amener à la débâcle.

Tandis que le Juif volait notre nation toute entière et la pressurait sous sa domination, on en était à exciter les gens contre « les Prussiens ». Là encore, il n'y eut à l'intérieur du pays — exactement comme au front³⁴ — aucune réaction de la part des autorités contre cette propagande toxique³⁵. On semblait ne pas du tout pressentir que l'effondrement de la Prusse serait loin de contribuer à un essor de la

²⁹ « [...] *die Fülle von Kämpfern des auserwählten Volkes...* » (édition de référence, p. 211, bas de page)

³⁰ Hitler réitère ici la rumeur propagée par les antisémites à partir de l'hiver 1915-1916 ; en réalité, les combattants juifs sur le front ont été très nombreux ; voir à ce propos l'article « *Judenzählung* » sur Wikiwand (version française, www.wikiwand.com/fr/Judenzählung). Rappelons à cette occasion que Hitler s'était vu attribuer sa Croix de fer de 1^{ère} classe sur proposition de son sous-lieutenant juif, Hugo Gutmann (1880-1962, exil aux USA en 1938).

³¹ Le Führer affectionnait le vocabulaire de la parasitologie pour qualifier les juifs ; cf. Helmut Berding, *Histoire de l'antisémitisme en Allemagne*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1991, pp. 181-182,

³² « *Kriegsgesellschaften* » ; voir à ce propos le commentaire de Gerd Krumeich, in *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2/2008, pp. 359-372.

³³ Hitler reprend à son compte les conclusions du célèbre pamphlet antisémite de 156 pages d'Otto Armin (i.e. Alfred Roth, 1879-1948) paru en 1921 au *Deutscher Voksverlag* de Munich : *Die Juden in den Kriegs-Gesellschaften und in der Kriegs-Wirtschaft* (Les Juifs dans les sociétés mixtes de guerre et dans l'économie de guerre) ; Alfred Roth adhéra au Parti national-socialiste en 1928.

³⁴ Cf. précédemment, p. 4, § 3 et 4.

³⁵ « *Genau wie an der Front geschah auch zu Hause von oben gegen diese Giftpropaganda nichts* » ; la traduction française « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr) propose fort étonnamment pour cette phrase : « Bien connue sur le front, cette propagande ne trouva aucune réaction à l'arrière » !!!

Bavière et que même à l'inverse toute chute de l'une entraînerait à coup sûr irrémédiablement l'autre dans l'abîme.

Ce comportement me désolait au dernier point. Je ne pouvais m'empêcher d'y voir la combine géniale du Juif pour détourner de lui l'attention générale en la focalisant sur d'autres. Tandis que se querellaient le Bavarois et le Prussien, lui leur soustrayait à tous deux sous le nez leur moyens existentiels ; tandis qu'on pestait en Bavière contre le Prussien, le Juif organisait la révolution et détruisait à la fois la Prusse et la Bavière.

Je ne pouvais pas supporter cette maudite dissension entre entités ethniques allemandes³⁶ et fus heureux de retourner au front où j'avais demandé à être réaffecté dès mon arrivée à Munich.

Au début du mois de mars 1917, j'avais effectivement regagné mon régiment.



Vers la fin de l'année 1917, l'accablement qui frappait l'armée sembla avoir dépassé son point culminant. Suite à l'effondrement de la Russie³⁷, l'ensemble de nos forces combattantes s'était mis à reprendre espoir et courage. Commença alors à s'emparer toujours plus de nos troupes la certitude que — en dépit de tout — le combat se terminerait sur une victoire de l'Allemagne. On put de nouveau entendre chanter et les oiseaux de mauvais augure se firent plus rares. On se remit à croire en l'avenir de la patrie.

C'était notamment la débâcle italienne de l'automne 1917³⁸ qui avait produit l'effet le plus prodigieux ; on vit en effet dans cette victoire la preuve qu'il était également possible de parvenir à percer le front au-delà du théâtre russe des opérations. Une foi formidable submergea dès lors le cœur de nos millions de combattants³⁹ et leur donna la force d'attendre le printemps 1918 avec une confiance revigorée. Par contre, l'adversaire était manifestement déprimé. Cet hiver-là, les choses se passèrent un peu plus calmement que d'habitude. C'était le calme qui précède la tempête.

Mais alors que nos forces en étaient à procéder aux derniers préparatifs pour mettre définitivement fin à l'incessant combat, alors que d'interminables convois d'hommes et de matériel roulaient vers le front ouest et que la troupe recevait l'instruction nécessaire en vue de la grande attaque, alors fut orchestrée en Allemagne la plus monumentale embrouille de toute la guerre.

Il était hors de question que l'Allemagne soit victorieuse : à l'heure ultime, alors que les étendards allemands risquaient fort d'arracher prochainement la victoire, on eut

³⁶ « *unter den deutschen Stämmen* » ; dans *Allemagne et Allemands*, Paris, Seuil, 1948, vol. 1, p. 29, le professeur Robert Minder précisait : « *Le mot Stamm n'a pas en France d'équivalent exact parce que la chose elle-même fait défaut. Stamm, cela désigne un groupe ethnique plus ou moins homogène, fixé dans un cadre géographique relativement précis et formant depuis des siècles une entité sociale et culturelle déterminée, en dépit des fluctuations des frontières politiques. On pourrait parler d'un Stamm des Bretons, des Auvergnats, des Languedociens, s'il ne leur manquait précisément ce que les provinces allemandes ont sauvé jusqu'à nos jours ou presque : une autonomie qui s'affirme dans les domaines les plus divers, y compris généralement dans le domaine politique.* »

³⁷ Pour sortir son pays de la situation catastrophique dans laquelle il se trouvait (faillite militaire, désorganisation économique, crise du ravitaillement) et soucieux de consolider le pouvoir du nouveau gouvernement bolchevique en place depuis la Révolution d'octobre, Lénine a conclu avec l'Empire allemand un armistice qui est entré en vigueur le 15 décembre 1917.

³⁸ Le 9 novembre 1917 à Caporetto (cf. Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes*).

³⁹ Cf. p. 3, note 14.

recours à un moyen qui semblait approprié à étouffer d'un seul coup dans l'œuf l'attaque allemande du printemps, à rendre la victoire impossible :

On organisa la grève des munitions⁴⁰.

Si celle-ci réussissait, il était obligé que le front allemand s'écroule, et le vœu du « *Vorwärts* »⁴¹, que cette fois les étendards allemands n'arrachent plus la victoire, serait exaucé. Souffrant du manque de munitions, le front allait fatalement être enfoncé en quelques semaines : l'offensive était par là même neutralisée, l'Entente sauvée : cependant le capital international prenait le contrôle de l'Allemagne, le but intrinsèque de la tromperie marxiste des peuples était atteint.

Démanteler l'économie nationale pour instaurer la domination du capital international — un but de fait atteint grâce à la crétinerie et à la crédulité des uns et l'insondable lâcheté des autres.

À vrai dire, la grève des munitions n'eut pas, en ce qui concerne la privation du front en armement, l'effet final escompté : elle s'effondra beaucoup trop tôt pour que le manque de munitions en tant que tel — conformément à ce qui avait été projeté — ait pu condamner l'armée au naufrage. Mais combien plus effroyable fut le dommage causé sur le plan moral !

Primo : pour quoi l'armée combattait-elle encore si notre pays natal lui-même ne voulait pas de la victoire ? Pour qui les immenses sacrifices et privations ? Le soldat est censé combattre pour la victoire et voilà qu'une grève est déclenchée dans sa patrie pour lui mettre des bâtons dans les roues !

Secundo : quel effet cela produisit-il sur l'ennemi ?

Durant l'hiver 1917/18, des nuages noirs envahirent pour la première fois le firmament du monde des Alliés⁴². Cela faisait pratiquement quatre ans qu'on assaillait le titanique guerrier allemand sans parvenir à le briser ; et ce, alors qu'il ne disposait que du bras tenant le bouclier pour se défendre, pendant que son épée devait porter ses coups tantôt à l'Est, tantôt au Sud⁴³. Désormais, le géant était enfin libéré de toute menace sur ses arrières. Des flots de sang avaient coulé jusqu'à ce qu'il ait réussi à abattre définitivement l'un de ses adversaires. À l'Ouest, l'épée allait maintenant rejoindre le bouclier, et si l'ennemi avait jusque-là échoué à briser nos défenses, le moment était venu de le frapper par l'attaque.

On⁴⁴ avait peur de cela et on se faisait du souci quant à la victoire.

À Londres et à Paris, les délibérations se succédaient à un rythme effréné. Même la propagande ennemie connaissait des difficultés ; il n'était plus aussi facile de démontrer l'improbabilité de la victoire allemande.

Mais ceci valait également sur les lignes de front où régnait un silence somnolent, également en ce qui concernait les troupes alliées. Tous ces messieurs avaient subitement ravalé leur insolence. Ce n'était pas sans inquiétude qu'eux aussi commençaient progressivement à y voir clair. Leur perception du soldat allemand

⁴⁰ Fin janvier – début février 1918, à l'appel de l'extrême gauche.

⁴¹ « *En avant* » : journal central du Parti Social-démocrate ; pour ne pas se faire dépasser sur son aile gauche, la direction du Parti social-démocrate, favorable à l'Union sacrée, soutiendra transitoirement le mouvement de grève des munitions. Elle fera volte-face après la décision du 4 février des autorités d'envoyer immédiatement sur le front tout réfractaire à la reprise du travail ; la direction du Parti appelle alors à la cessation de la grève « pour ne pas laisser les camarades du front sans armement ». Mais désormais, le refus des cadences infernales de production ainsi que des contraintes quotidiennes imposées par le conflit prendra le pas sur les exhortations au patriotisme.

⁴² Ceux-ci ne disposent alors que de 172 divisions pour faire face à 192 divisions ennemies ; il existe en outre entre eux d'importantes divergences stratégiques.

⁴³ « *bald im Osten, bald im Süden* » (p. 214) ; on se demande d'où sort le « tantôt à l'Ouest » rajouté par la traduction française « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 101).

⁴⁴ Les Alliés.

avait à présent changé. Jusqu'alors, il leur était apparu comme un fou irrémédiablement voué à la défaite ; désormais, ils avaient face à eux l'anéantisser⁴⁵ de leur allié russe. Le fait que les offensives allemandes se soient — initialement par nécessité — limitées au front de l'Est, apparaissait à présent comme une tactique géniale. Trois années durant, ces Allemands avaient bataillé contre la Russie, au départ sans apparemment remporter le moindre succès. On se gaussait quasiment de ces débuts qui n'aboutissaient à rien ; car il était obligé qu'en fin de compte le géant russe reste vainqueur en raison de sa supériorité numérique et que l'Allemagne par contre succombe par hémorragie de ses combattants. La réalité semblait confirmer cet espoir.

Depuis ces journées de septembre 1914 où pour la première fois les interminables cohortes de prisonniers russes en provenance de la bataille de Tannenberg⁴⁶ avaient commencé à affluer en Allemagne par rail et par la route, ce flot avait été quasiment incessant. — mais pour toute armée battue et anéantie, une nouvelle se levait. Inépuisable, le gigantesque empire des tsars fournissait en permanence de nouveaux soldats, et à la guerre ses nouvelles victimes. Combien de temps l'Allemagne était-elle à même de rester dans cette course ? N'était-il pas évident que viendrait le jour où, après une dernière victoire allemande, ces armées russes toujours inépuisables se lanceraient dans l'ultime bataille ? Et alors ? À s'en remettre à toutes les prévisions humaines, la victoire de la Russie pouvait certes être retardée, mais il était inévitable qu'elle finisse par arriver.

C'en était maintenant fini de tout espoir : l'allié qui avait le plus grandement sacrifié son sang sur l'autel des intérêts communs était à bout de forces et gisait au sol aux pieds de son impitoyable assaillant. L'angoisse et l'horreur s'insinuaient dans les cœurs des soldats jusqu'alors animés d'une foi aveugle. On redoutait la venue du printemps. En effet, si on n'avait jusqu'à présent pas réussi à vaincre l'Allemand alors qu'il n'avait été en mesure de prendre que partiellement position sur le front de l'Ouest, comment maintenant envisager encore de le vaincre quand l'ensemble des forces de ce terrible État héroïque⁴⁷ paraissaient se concentrer pour attaquer à l'Ouest ?

Oppressant, le spectre des montagnes du Sud-Tyrol⁴⁸ hantait l'imagination ; jusque dans les brumes des Flandres, les armées vaincues de Cardona⁴⁹ faisaient surgir de sombres visions⁵⁰, et la peur de la défaite imminente prenait le pas sur la foi en la victoire.

Ce fut alors — au moment où on croyait déjà entendre du fond des froides nuits le roulement régulier des unités d'assaut de l'armée allemande en train de progresser et où on était avec une craintive inquiétude dans l'expectative du jugement final, ce

⁴⁵ « *der Vernichter* ».

⁴⁶ Du 26 au 30 août 1914 : victoire sur les Russes du général Hindenburg qui sera fait maréchal par Guillaume II ; 92.000 prisonniers.

⁴⁷ « *Heldenstaat* », terme emprunté à l'économiste et sociologue Werner Sombart (1863-1941) ; voir à ce sujet le riche article de l'historien Friedrich Lenger, « Werner Sombart als Propagandist eines Deutschen Krieges », in Wolfgang Mommsen *et al.*, *Kultur und Krieg. Die Rolle der Intellektuellen, Künstler und Schriftsteller im Ersten Weltkrieg*, Munich, Oldenbourg Verlag, 1996, pp. 65-75. ; cf. également Karl Ferdinand Werner, « L'attitude devant la guerre dans l'Allemagne de 1900 », in Johannes Vandenrath *et al.*, 1914 – *Les Psychoses de guerre ?*, Rouen, CRDP, 1985, p. 31.

⁴⁸ Où les Italiens, alliés de l'Entente, venaient en novembre 1917 d'être balayés par les Autrichiens assistés d'unités allemandes.

⁴⁹ Luigi Cardona (1850-1928), chef d'état-major de l'armée italienne.

⁵⁰ « *trübe Gesichte* » ; la traduction française « classique » (www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr) propose ici (p. 102, § 4) : « la tristesse sur les visages », confondant *das Gesicht* / pluriel *Gesichte* = vision avec *das Gesicht* / pluriel *Gesichter* = visage.

fut alors qu'une lumière d'un rouge aveuglant jaillit subitement d'Allemagne, jetant son éclat jusque dans le moindre trou d'obus des lignes ennemies : à l'heure où les divisions allemandes recevaient leurs dernières instructions en vue de la grande attaque, la grève générale venait d'éclater en Allemagne.

Dans un premier temps, le monde fut sans voix. Mais ensuite, la propagande ennemie se rua avec un soupir de soulagement sur cet appui de toute dernière minute. D'un seul coup, on avait trouvé le moyen de remonter le moral en berne des soldats alliés, de présenter de nouveau comme une certitude la vraisemblance de la victoire, et de transformer l'angoissante appréhension des événements à venir en une confiance sans faille. On pouvait maintenant se permettre d'insuffler aux régiments en attente de l'attaque allemande, et sur le point de livrer la plus gigantesque bataille de tous les temps, la conviction que la décision quant au dénouement de cette guerre ne dépendrait pas de la témérité de l'assaut allemand mais de la ténacité à lui résister. Les Allemands pouvaient bien désormais remporter autant de victoires qu'ils le voulaient, c'était la révolution qu'allait connaître leur patrie, et non le retour d'une armée victorieuse.

C'est cette croyance que les journaux anglais, français et américains entreprirent d'implanter dans le cœur de leurs lecteurs, tandis qu'une propagande infiniment habile stimulait les troupes du front.

« L'Allemagne à la veille de la révolution ! Inéluctable victoire des Alliés ! » Ce fut là le meilleur médicament pour requinquer le poilu et le tommy souffrant d'états d'âme. Maintenant, les fusils et les mitrailleuses pouvaient se remettre à cracher le feu ; et au débandement général dans la terreur panique⁵¹ succéda une résistance pleine d'espoir.

Tel fut le résultat de la grève des munitions. Elle renforça la foi en la victoire des peuples qui nous étaient hostiles et mit fin à la désespérance qui paralysait le front allié — ce que des milliers de soldats allemands durent par la suite payer de leur sang. Les initiateurs de cette crapulerie la plus infâme qui fût étaient cependant les prétendants aux plus hautes responsabilités gouvernementales dans l'Allemagne de la Révolution.

Sans doute fut-il dans un premier temps encore possible du côté allemand de donner l'impression que les répercussions manifestes de cet acte criminel avaient pu être surmontées⁵², mais du côté de l'adversaire les conséquences positives ne se firent pas attendre. La résistance ne pâtissant plus du manque de perspectives d'une armée persuadée que tout était fichu, elle fit place à la rage du combat pour la victoire.

En effet, à s'en remettre à toutes les prévisions humaines, la victoire n'était désormais qu'une question de temps pour peu que le front Ouest sache résister encore durant quelques mois à l'offensive allemande. Toujours est-il que dans les Parlements de l'Entente on prit en compte cette possibilité d'avenir et on consentit des moyens financiers inouïs pour la poursuite de la propagande en vue de la désagrégation de l'Allemagne.

⁵¹ Notons que, si effectivement la situation des Alliés a été très difficile du 21 mars à juillet 1918 (offensives Ludendorff, cf. note 11 ; précisions in Gilbert Badia *et al.*, *Histoire de l'Allemagne contemporaine*, Paris, Messidor/Éd. Sociales, 1987, vol. 1, p. 28), on ne saurait pour autant parler — en dépit du fait que le moral des troupes ait été au plus bas — de « débandement général dans la terreur panique ».

⁵² La grève avait été levée au soir du 3 février 1918 grâce au soutien apporté au régime impérial et à l'armée (Hindenburg et Ludendorff) par les partis du centre, le "Parti social-démocrate et les directions syndicales.



J'eus le bonheur de participer aux deux premières et à la dernière offensive. Ce sont là les plus phénoménales impressions qu'il m'ait été donné d'éprouver durant mon existence ; phénoménales en raison du fait que maintenant pour la dernière fois, semblablement à 1914, le combat avait perdu son caractère défensif et pris un caractère offensif. Une vague de soulagement parcourut les tranchées et les boyaux de l'armée de terre allemande quand enfin, au bout de trois années à tenir le choc dans l'enfer ennemi, vint le jour de la revanche. Encore une fois, les bataillons victorieux poussèrent des cris d'allégresse et les dernières couronnes de laurier immortel ornèrent les étendards triomphants. Encore une fois, les chants patriotiques vrombirent le long des interminables colonnes de marche, s'élevant jusqu'aux cieux, et pour dernière fois, la grâce du Seigneur sourit à ses enfants ingrats.



Au plus fort de l'été 1918, une atmosphère de plomb pesait sur le front. Notre patrie était en pleine zizanie⁵³. Pourquoi cela ? On se racontait beaucoup de choses dans les différentes unités de nos forces combattantes. On prétendait qu'il était désormais vain de poursuivre la guerre et que seuls des fous étaient toujours capables de croire en la victoire. La population, affirmait-on, n'avait plus aucun intérêt à tenir bon plus longtemps, seuls le grand capital et la monarchie y trouvaient encore leur compte — tels étaient les rumeurs en provenance de notre terre natale et on ne manquait pas d'en discuter sur le front.

Dans un premier, il n'y eut que peu de réactions. En quoi étions-nous concernés par le suffrage universel⁵⁴ ? Était-ce là la raison pour laquelle nous avons passé quatre années à combattre ? C'était un ignoble acte de banditisme que de déposséder d'une telle façon, au sein même de leur sépulture, nos héros défunts de ce pour quoi ils avaient fait la guerre. Ce n'est pas au cri de « Vive le suffrage universel à bulletin secret » que les jeunes régiments étaient allés naguère à la mort dans les Flandres, mais en chantant à pleins poumons « L'Allemagne par-dessus tout dans le monde »⁵⁵. Une différence minime mais quand même pas tout à fait négligeable. D'autant que ceux qui réclamaient à cor et à cri le droit de vote n'avaient pour la plupart jamais mis un pied là où ils voulaient maintenant le conquérir. Toutes ces crapules politiciennes des différents partis ne connaissaient pas le front⁵⁶. Là où se trouvait tout Allemand honnête pour peu qu'il soit de saine constitution, on ne voyait qu'une infirme partie de nos messieurs du Parlement.

On comprendra donc que les vieux combattants du front aient été fort peu réceptifs à ce nouvel objectif de guerre de Messieurs Ebert, Scheidemann, Barth, Liebknecht, etc...⁵⁷ On ne comprenait absolument pas pourquoi subitement des embusqués

⁵³ Hitler exagère ; les premiers foyers de troubles n'apparaîtront que fin octobre-début novembre 1918.

⁵⁴ La réforme du mode de scrutin, jusqu'alors fondé sur le « système des trois classes », était une des principales revendications de la gauche. En outre, elle réclamait l'abaissement de l'âge du droit de vote et son extension aux femmes (manifestations organisées dès 1910 par Rosa Luxemburg).

⁵⁵ Voir *Ce que dit réellement Mein Kampf*, premier vol., chap. 5, p. 9.

⁵⁶ Ici, contresens dans la traduction française « classique » (www.abc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 103) où le complément d'objet direct « *Die Front* », placé en tête de phrase par Hitler, a été pris pour le sujet.

⁵⁷ **Friedrich Ebert**, 1871-1925, président du Parti social-démocrate (SPD) ; deviendra chancelier le 9 novembre 1918, puis président de la République de Weimar en février 1919. **Philipp Scheidemann**, 1865-1939, président du groupe parlementaire social-démocrate ; le 9 novembre 1918, proclamera la « République allemande » ; chancelier de la République de Weimar en février 1919. **Emil Barth**,

pouvaient posséder le droit de prétendre diriger l'État en passant par-dessus la tête de l'armée.

Depuis le début, mon point de vue personnel était sans appel : j'éprouvais une haine viscérale pour toute cette racaille de misérables gueux qui avec leurs partis embobinaient le peuple. Il y avait longtemps qu'il était clair dans mon esprit que, pour cette bande de lascars, il ne s'agissait en vérité pas du bien-être de la nation, mais de s'en mettre plein les poches. Et qu'ils soient même maintenant prêts à sacrifier la totalité du peuple et si nécessaire à laisser sombrer l'Allemagne, voilà qui à mes yeux les rendaient mûrs pour la corde. Prendre en considération leurs souhaits revenait à sacrifier les intérêts de la population laborieuse au bénéfice de quelques voleurs à la tire ; quant à les exaucer, cela n'était possible que si on était prêt à abandonner l'Allemagne.

C'était en tout cas ainsi que raisonnait encore la grande majorité de nos troupes qui combattaient au front. Malheureusement, les renforts en provenance du pays natal s'avèrent rapidement d'une qualité de plus en plus déplorable, de telle sorte que leur arrivée ne représenta pas un renforcement, mais bel et bien un affaiblissement de notre force de frappe. C'étaient particulièrement les jeunes recrues qui, pour la plupart, ne valaient rien. Il était souvent difficile de croire qu'il s'agissait là des fils de la même communauté ethnique que celle qui avait naguère envoyé sa jeunesse combattre pour la prise d'Ypres⁵⁸.

En août et septembre, les symptômes de décomposition s'intensifièrent à toute allure bien que l'incidence des attaques de l'ennemi n'aient plus rien eu de comparable avec la terreur éprouvée lors des batailles que nous avons dû livrer autrefois pour le repousser. Par rapport à maintenant, la réminiscence de la bataille de la Somme comme de celle des Flandres faisait frémir d'horreur.

À la fin du mois de septembre, ma division revint pour la troisième fois sur les lieux que nous avons pris d'assaut autrefois, alors que nous combattions dans les régiments de jeunes volontaires.

Quel souvenir !

C'était là que, en octobre et novembre 1914, nous avons reçu le baptême du feu⁵⁹. Avec au cœur l'amour de la patrie et aux lèvres des chants, notre jeune régiment était allé à la bataille comme s'il était allé au bal. Le sang le plus précieux s'offrait avec joie dans la conviction d'ainsi assurer à la patrie son indépendance et sa liberté. En juillet 1917, nous avons foulé pour la deuxième fois ce sol que nous tous considérons comme sanctifié. N'était-ce pas dans ses entrailles que sommeillaient nos meilleurs camarades, quasiment des enfants, qui à l'époque, les yeux rayonnants de bonheur, avaient couru vers la mort pour leur patrie chérie.

1879-1941, militant du Parti social-démocrate, puis à partir de 1917 du Parti social-démocrate indépendant (USPD) ; après avoir joué un rôle actif à Berlin durant la Révolution de novembre, il réintègrera le Parti social-démocrate en 1921. **Karl Liebknecht**, 1871-1919, exclu du Parti social-démocrate en raison de son opposition à l'Union sacrée ; cofondateur avec Rosa Luxemburg de la Ligue spartakiste (1915), puis du Parti communiste d'Allemagne (KPD, 1^{er} janvier 1919) ; assassiné le 15 janvier 1919 par les corps francs du ministre social-démocrate des Armées, Gustav Noske, mandaté par le président Ebert pour écraser la révolution.

⁵⁸ Première bataille d'Ypres dite en Allemagne bataille de Langemark. (21-23 octobre 1914) ; échec de l'offensive allemande.

⁵⁹ On entre ici dans le passage de *Mein Kampf* fondateur de la légende nazie d'un Hitler héros de la Première Guerre mondiale ; voir à ce propos Thomas Weber, *La Première Guerre d'Hitler*, Paris, Perrin, 2012.

Nous, les anciens, qui en ce temps avons combattu avec ce régiment, c'est avec une pieuse émotion que nous nous tenions au garde-à-vous sur ce lieu où avait été prêté serment de « fidélité et obéissance jusqu'à la mort »⁶⁰.

Ce sol, que le régiment avait pris d'assaut trois ans auparavant, il appartenait maintenant de le défendre en livrant âprement bataille pour refouler l'ennemi.

L'Anglais prépara sa grande offensive des Flandres par un pilonnage d'artillerie qui dura trois semaines⁶¹. C'est alors que l'esprit des morts parut ressusciter ; le régiment s'enracina dans la boue crasseuse et s'incrusta dans les entonnoirs et cratères ; il ne céda pas, ne flancha pas, et vit — comme cela avait été autrefois déjà le cas ici même — ses rangs toujours plus s'éclaircir et se dégarnir jusqu'au déclenchement de l'attaque anglaise du 31 juillet 1917⁶².

Nous fûmes relevés dans les premiers jours d'août.

Notre régiment s'était réduit à une poignée de compagnies qui retournèrent à l'arrière en titubant ; recouverts d'une croûte de boue, nous ressemblions plus à des fantômes qu'à des êtres humains. Mais à part quelques centaines de mètres de terrain labouré par les obus, l'Anglais n'y avait gagné que la mort.

Vint enfin l'automne 1918 où nous nous retrouvâmes pour la troisième fois sur le secteur où nous avons donné l'assaut en 1914. La petite ville de Comines, naguère notre lieu de repos, était maintenant devenue notre champ de bataille. Certes, bien que la zone de combat ait été la même, les hommes, eux, avaient changé : à présent, le moindre troupier « se piquait de politique ». Le poison qui avait envahi notre terre natale commençait ici comme ailleurs à produire ses effets. Quant aux toutes récentes recrues, elles manquaient totalement à leur devoir — elles arrivaient du pays⁶³.

C'est dans la nuit du 13 au 14 octobre que débuta le bombardement anglais par obus à gaz sur le front sud d'Ypres ; on y utilisa le gaz moutarde dont nous⁶⁴ ignorions encore tout de la toxicité dans la mesure où nous n'en avons jamais fait personnellement l'expérience. J'allais pour ma part apprendre à la connaître durant cette nuit. Sur une colline au Sud de Wervicq⁶⁵, dans la soirée du 13 octobre, nous avons été pris durant plusieurs heures sous un bombardement d'obus à gaz de plusieurs heures, lequel se poursuivit pendant toute la durée de la nuit avec plus ou moins de violence. Déjà vers minuit, bon nombre d'entre nous avaient été mis hors circuit, et certains de nos camarades d'emblée définitivement. Vers le matin, je fus moi aussi saisi par une douleur toujours plus intense de quart d'heure en quart

⁶⁰ « *Treue und Gehorsam bis in den Tod* » ; cf. Friedrich Schiller, *Les Brigands* (1781), acte I, fin de la scène 2 ; sous le troisième Reich, les membres de la SS prêteront à Hitler un serment reprenant à peu de chose près la même formule.

⁶¹ « *dreiwöchig* » ; et non « trois jours » comme le propose la traduction française « classique » (www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 104). En réalité, l'artillerie britannique préparera le terrain pendant quinze jours avec quelque quatre millions d'obus.

⁶² Bataille de Passchendaele (Passendale) ou troisième bataille d'Ypres qui durera jusqu'au 6 novembre 1917.

⁶³ « *Der jüngere Nachschub aber versagte vollständig — er kam von zu Hause* » ; traduction française « classique » (www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 104) : « [...] mais l'allant de jadis, qui venait de la maison, faisait complètement défaut » ?!?

⁶⁴ Opposition « on » / « nous » ; le lecteur attentif aura déjà relevé chez Hitler la sacralisation du « nous », c'est-à-dire de la communauté de ceux qui luttent contre le « on » des forces maléfiques qui veulent conduire la communauté ethnique allemande à sa perte. Cette opposition se retrouve chez Martin Heidegger (cf. Georges-Arthur Goldschmidt, *Heidegger et la langue allemande*, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 105).

⁶⁵ À la défaite de la France en juin 1940, Hitler reviendra à Ypres et sur la « Montagne » de Wervicq.

d'heure, et à sept heures du matin, les yeux en feu, je regagnai l'arrière, trébuchant et titubant, et emportant avec moi le dernier message⁶⁶ que j'aurais dû transmettre. Quelques heures plus tard mes yeux s'étaient transformés en charbons ardents, j'étais plongé dans les ténèbres. C'est ainsi que je me retrouvai à l'hôpital militaire de Pasewalk en Poméranie⁶⁷ où, contraint et forcé, je fus témoin de la révolution.



Il y avait déjà beau temps que flottait dans l'air quelque chose d'indéfinissable mais à coup sûr de nauséabond. Le bruit circulait que ça allait barder dans les prochaines semaines — cependant j'étais parfaitement incapable de me faire une idée de ce qu'il fallait entendre par là. Je pensais en premier lieu à une grève semblable à celle du printemps. Des rumeurs défavorables nous parvenaient sans cesse de la marine où, disait-on, soufflait un vent de révolte⁶⁸. Toutefois, cela m'apparaissait là encore davantage comme le fruit de l'imagination de quelques lascars isolés que comme étant l'affaire de masses plus importantes. Il est vrai que, à l'hôpital même, tout le monde évoquait l'espoir de voir bientôt cesser la guerre, mais personne n'escomptait que ce serait « tout de suite ». J'étais dans l'incapacité de lire la presse.

En novembre, la tension générale s'accrut.

Et un jour, de façon soudaine et sans crier gare, le malheur fit irruption. Des matelots⁶⁹ arrivèrent sur des camions, appelant à la révolution ; quelques enfants de Juda⁷⁰ étaient les « chefs » de ce combat pour la « liberté, beauté et dignité » de l'existence de notre peuple. Aucun d'eux n'avait connu le front. En passant par ce qu'on appelait alors un « dispensaire à chtouille », les trois orientaux⁷¹ avaient été directement renvoyés de l'arrière-front dans notre patrie. Et voilà que maintenant ils y hissaient leur torchon rouge.

Dans les derniers temps, mon état s'était quelque peu amélioré. La douleur qui me tenaillait dans les orbites s'apaisait ; je parvenais progressivement à être capable de distinguer de nouveau grossièrement les contours de ce qui m'entourait. J'avais de bonnes raisons d'espérer que j'allais recouvrer suffisamment la vue pour pouvoir plus tard exercer un métier. Il était cependant évident qu'il me fallait faire une croix

⁶⁶ « *Meldung* » ; Hitler était « *Meldegänger* » = estafette. La traduction française « classique » parle ici de « dernière affectation » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 105), traduction relayée de façon irréfléchie par les hitlérologues français, y compris le très sérieux Lionel Richard in *D'où vient Adolf Hitler ?*, Paris, Autrement, 2000, p. 124.

⁶⁷ Sur l'influence exercée à Pasewalk par le psychiatre Edmund Forster sur la décision de Hitler de se lancer en politique, voir François Delpla, *Hitler*, Paris, Grasset, 1999, pp. 52-55 ; Lionel Richard, *D'où vient Adolf Hitler ?*, op. cit., pp. 123-127 ; Thierry Feral, in *Penser le nazisme*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 49-50.

⁶⁸ Voir « La révolte de la flotte » in Gilbert Badia *et al.*, *Histoire de l'Allemagne contemporaine*, Paris, Messidor/Éd. Sociales, 1987, vol. 1, pp. 33-34 ; cf. également le roman d'inspiration autobiographique de 1932 de Theodor Plievier, *Le Kaiser est parti, mais les généraux sont restés* (excellent commentaire de Pierre Vaydat sur germanica.revues.org/2207 ; se reporter au point 28 / épisode VII).

⁶⁹ Pasewalk se trouve à quelque 41 km du port de Stettin (aujourd'hui Szczecin) inauguré par l'empereur Guillaume II en septembre 1898.

⁷⁰ « *Judenjungen* » ; la traduction « jeunes Juifs » ne convient pas car elle ne reflète pas la connotation extrêmement méprisante du terme ; cf. *Deutsches Wörterbuch* von Jacob und Wilhelm Grimm : « *Judenjunge* : verächtliche Bezeichnung eines Judenknaben ode eines jüdischen jungen Mannes ».

⁷¹ Voir Michel Fagard, « Le juif comme oriental dans les idéologies antisémite et sioniste », in *L'identité culturelle, laboratoire de la conscience européenne*, Besançon, Presses univ. de Franche-Comté, 1995, pp. 429-438.

sur la perspective de pouvoir un jour me remettre au dessin. Toujours est-il que je me trouvais en voie d'amélioration lorsque l'horrible chose se produisit.

Je gardais toujours l'espoir que cette trahison de notre patrie n'était au fond rien d'autre qu'une affaire plus ou moins locale. Je tentais même de conforter quelques camarades dans ce sens. Les plus accessibles à ce point de vue étaient les Bavarois qui étaient hospitalisés avec moi. Chez eux, l'ambiance était tout autre que « révolutionnaire ». J'étais incapable d'imaginer qu'une telle folie se déchaînerait également à Munich. La fidélité envers la vénérable Maison des Wittelsbach⁷² me semblait en tout état de cause devoir être plus forte que la volonté de quelques Juifs⁷³. Ainsi ne pouvais-je m'empêcher de croire qu'il s'agissait d'un putsch de la marine qui serait maté dans les prochains jours.

Les prochains jours vinrent et avec eux la plus effroyable certitude de ma vie. Les rumeurs se faisaient maintenant toujours plus pesantes. Ce que j'avais pris pour une affaire localisée était, disait-on, une révolution généralisée. À cela venaient se rajouter les ignominieuses nouvelles du front. On voulait capituler. Comment concevoir qu'une telle chose soit de l'ordre du possible ?

Le 10 novembre, le pasteur vint à l'hôpital nous faire un bref discours : alors nous sûmes tout.

En proie à une émotion extrême, j'étais moi aussi présent lors de ce bref discours. Le vieux monsieur empreint de dignité parut trembler de tout son corps quand il nous annonça que la maison des Hohenzollern⁷⁴ n'aurait désormais plus le droit de porter la couronne, que notre patrie était devenue une « république », qu'il fallait implorer le Tout-Puissant de ne pas refuser sa bénédiction à cette transformation et de bien vouloir ne pas abandonner notre peuple dans les temps à venir. En même temps, il ne pouvait évidemment pas s'en dispenser, il se devait d'évoquer en quelques mots la maison royale, voulant rendre hommage à tout ce qu'elle avait réalisé en Poméranie⁷⁵, en Prusse, et qui plus est pour notre patrie allemande — à ce moment-là, il se mit à sangloter ; alors dans la petite salle un extrême accablement s'empara de tous les cœurs et je crois qu'aucun d'entre nous ne put retenir ses larmes. Mais quand le vieux monsieur tenta de poursuivre et commença à nous révéler que nous étions maintenant forcés de mettre un point final à cette longue guerre, que notre patrie serait à l'avenir soumise à une lourde oppression du fait que la guerre était à présent perdue et que nous devons nous en remettre à la bonne grâce des vainqueurs, qu'il n'y avait pas d'autre solution que d'accepter l'armistice en faisant confiance à la magnanimité de ceux qui avaient été jusqu'alors nos ennemis — alors c'en fut trop pour moi. Il me fut impossible de rester là plus longtemps. Tandis que de nouveau tout devenait noir devant mes yeux, je regagnai mon dortoir à tâtons et en titubant ; je me jetai sur mon lit et enfouis ma tête brûlante sous la couverture et l'oreiller.

Je n'avais plus pleuré depuis le jour où je m'étais retrouvé face à la tombe de mère. Quand dans ma jeunesse le destin s'acharnait sans pitié contre moi, cela ne faisait qu'accroître ma volonté de l'affronter. Quand durant les longues années de guerre la mort fauchait dans nos rangs tant de nos chers camarades et amis, il m'aurait

⁷² Maison royale de Bavière de 1806 à 1918.

⁷³ L'agitation à Munich commencera le 3 novembre par une vaste manifestation pour la paix. Le 7 novembre, le journaliste/écrivain pacifiste d'origine juive et membre du Parti social-démocrate indépendant (USPD) Kurt Eisner (1867-1919) déclenche le coup de force qui conduit dans la soirée à la proclamation de la république bavaroise et à la chute du roi Louis III, laquelle va par ricochet provoquer celle de la plupart des dynasties allemandes.

⁷⁴ Lignée royale de Prusse depuis 1701 et impériale depuis 1871.

⁷⁵ Province balte appartenant intégralement à la Prusse depuis le Congrès de Vienne (1815).

presque paru être un péché que de me lamenter — attendu qu'ils mourraient pour l'Allemagne ! Et quand enfin — dans les derniers jours de cette terrible lutte — le gaz rampant m'agressa⁷⁶, commençant à me ronger les yeux, et que paniqué à l'idée d'être aveugle pour toujours je fus durant un instant sur le point de perdre courage, la voix de ma conscience me rappela durement à l'ordre : « Misérable geignard, tu ne vas quand même pas te mettre à chialer alors qu'il y en a des milliers qui sont dans un état bien pire que toi ! » Partant, j'avais supporté mon sort en silence et avec sang-froid. Mais en la circonstance, c'était plus fort que moi. C'est à cette occasion qu'il me fut donné pour la première fois de constater combien toute souffrance personnelle s'éclipse devant le malheur de la patrie.

Tout cela avait donc été en vain. En vain tous les sacrifices et toutes les privations, en vain la faim et la soif durant des mois parfois interminables, en pure perte les heures durant lesquelles, pris dans les griffes de l'angoisse de la mort, nous accomplissions pourtant notre devoir, et en pure perte le trépas des deux millions d'hommes qui y étaient restés. Ne fallait-il pas que s'ouvrent les tombes⁷⁷ de ces centaines de milliers de combattants qui, portés par leur foi envers leur patrie, étaient naguère partis pour le front pour n'en jamais revenir ? Ne fallait-il pas qu'elles s'ouvrent et envoient ces héros muets, boueux et ensanglantés, comme esprits vengeurs au pays natal, lequel les avait frustrés avec tellement de mépris du suprême sacrifice que l'homme peut faire en ce monde pour sa Communauté raciale populaire ? Étaient-ils morts pour cela, les soldats d'août et septembre 1914, était-ce pour cela qu'à l'automne de la même année les régiments de volontaires avaient emboîté le pas à leurs vieux camarades ? Était-ce pour cela que ces garçons de dix-sept ans avaient péri en terre flamande ? Était-ce là le sens du sacrifice que la mère allemande avait consenti à la patrie lorsque, le cœur rempli de douleur, elle avait à l'époque laissé partir pour ne plus jamais les revoir ses garçons qu'elle chérissait par-dessus tout ? Tout cela s'était-il produit pour que maintenant une bande de misérables criminels puisse porter atteinte à la patrie ?

Était-ce donc pour cela que le soldat allemand — affamé, assoiffé et transi de froid, épuisé par les nuits sans sommeil et les marches interminables — avait tenu bon sous le soleil brûlant et dans les tempêtes de neige ? Était-ce pour cela qu'il avait vécu dans l'enfer des pilonnages d'artillerie et dans la fièvre des attaques au gaz, sans flancher, n'oubliant jamais son unique devoir : protéger la patrie de l'invasion ennemie ?

En vérité, ces héros méritaient eux aussi une stèle⁷⁸ :

« Passant, toi qui te rends en Allemagne, annonce à notre pays natal que nous gisons ici par fidélité à notre patrie et par obéissance à notre devoir⁷⁹. »

Et notre pays natal — ?

Pour autant — pouvait-on se contenter de prendre en considération ce seul sacrifice ? L'Allemagne des temps passés avait-elle moins de valeur ? N'existait-il

⁷⁶ Cf. Gérard A. Jaeger, *Les Poilus : survivre à l'enfer des tranchées de 14-18*, Paris, L'Archipel, 2014 : « [...] rien de plus terrifiant que le gaz rampant, traître à la morale humaine, devant lequel on est pris en défaut de se défendre. Arme déloyale, le gaz de guerre restera dans l'imaginaire collectif « comme le symbole le plus fort de l'horreur du conflit ».

⁷⁷ Envolée mystique de Hitler en référence à l'*Évangile selon Saint Matthieu*, XXVII /50-54, où la résurrection des saints symbolise la régénération du monde futur sous la conduite du Christ ; cf. Alois Adalbert Waibel, *Volks-Bilder-Bibel*, Vienne, Sammer'sche Buchhandlung, 1839, deuxième partie : Nouveau Testament, p. 270 ; voir aussi Adolf Küpfer, *700 Fragen biblisch beantwortet*, Zurich, Müller-Kersting Verlag, 1951, point 97.

⁷⁸ À l'image des Spartiates tombés au Thermopyles.

⁷⁹ Formule inspirée de Simonide de Céos (556 av.J.C. – 467 av. J.C.), épitaphe en hommage aux Spartiates tombés aux Thermopyles (480 av. J.C.).

pas aussi un devoir envers notre propre histoire⁸⁰ ? Étions-nous encore dignes de nous revendiquer de la gloire du passé ? Comment pourrait-on justifier cet acte criminel auprès des générations futures ?

Misérables gredins dégénérés⁸¹ !

Plus je tâchais en cette heure d'y voir clair dans ce monstrueux événement, plus la honte due à l'indignation et au sentiment de déshonneur me brûlait le front. Qu'était donc la douleur de mes yeux en comparaison de ce malheur ?

Ce qui suivit, ce furent des journées épouvantables et des nuits pires encore — je savais que tout était perdu. Espérer en la clémence de l'ennemi, tout au plus seuls des fous pouvaient y parvenir, ou alors — des menteurs ou des scélérats. Durant ces nuits grandit en moi la haine, la haine vis-à-vis des auteurs de ce crime.

Dans les jours suivants, je pris aussi conscience de ce que devait être mon destin.

Je ne pouvais maintenant m'empêcher de rire en pensant à mon propre avenir qui m'avait récemment encore causé de si amères inquiétudes. N'était-il pas risible de vouloir construire des maisons sur un tel terrain⁸² ? Enfin, il fut clair pour moi qu'il ne s'était en réalité produit que ce j'avais tant de fois redouté sans être jamais parvenu émotionnellement à y croire⁸³.

L'empereur Guillaume II avait été le premier empereur allemand à tendre aux dirigeants marxistes une main réconciliatrice, sans soupçonner que ces crapules n'avaient aucun sens de l'honneur⁸⁴. Tandis qu'ils tenaient encore la main impériale dans la leur, l'autre en était déjà à chercher le poignard⁸⁵.

Avec les Juifs, aucun pacte n'est possible ; il n'y a que l'implacable alternative : eux ou nous.

Pour ma part, je pris la décision de me lancer en politique.

— Fin du chapitre 7 —

© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / septembre 2017

⁸⁰ Il s'agissait en réalité d'une vision mythique de l'histoire qui, sous l'influence des nationalistes, avait depuis l'époque romantique alimenté la mentalité collective allemande ; « C'est plus que de l'histoire : de l'histoire sacrée », écrivait Robert Minder dans *Allemagne et Allemands*, Paris, Seuil, 1948, vol. 1, p. 66.

⁸¹ Sur la campagne de démonisation des révolutionnaires de 1918 par les nationalistes de tout poil, la presse, la justice, la psychiatrie, voir p. ex. Hansjörg Viesel (éd.), *Literaten an der Wand. Die Münchner Räterepublik und die Schriftsteller*, Francfort/Main, Büchergilde Gutenberg, 1980.

⁸² Entendons le sol germanique, souillé par les révolutionnaires instrumentalisés par les juifs.

⁸³ Ce que Hitler conçoit sur le plan cognitif se heurte à sa vision idéalisée de l'histoire allemande ; cette vision idéalisée, clé de voûte de l'enseignement (voir *Ce que dit réellement Mein Kampf*, premier vol., chap. 1, p. 9). mettait notamment en exergue le devoir d'obéissance et de fidélité absolue de tout Allemand envers le chef et ses représentants.

⁸⁴ Les premières tractations entre le gouvernement impérial et les dirigeants de la Social-démocratie avaient eu lieu fin juillet 1914 pour aboutir au 4 août à la création de l'Union sacrée (*Burgfrieden*) à laquelle s'opposèrent très vite les spartakistes, puis les révolutionnaires USPD (cf. note 73) ; par contre, la Social-démocratie purement dite demeurera constamment attachée à son « devoir national » ; son organe, le *Vorwärts*, s'évertuera jusqu'à la fin à entretenir dans les masses la volonté de lutte et à présenter la victoire comme étant proche

⁸⁵ Légende du « coup de poignard dans le dos » (cf. *Ce que dit réellement Mein Kampf*, premier vol., chap. 5, note 53).

**Tout emprunt à cette traduction et aux commentaires
qui l'accompagnent est autorisé sous réserve de la mention**
T. Feral, Ce que dit réellement Mein Kampf,
www.quatre.com, septembre 2017.